

L'histoire de Kakita Kenji

Mon père avait deux fils et j'étais le plus jeune.

Mon frère aîné, Saburo, était promis depuis sa naissance à Doji Mariko, la fille d'un ami de mon père. Tous deux s'étaient rencontrés bien des années auparavant et avaient fidèlement servi leurs seigneurs respectifs.

Mon frère Saburo était tout comme mon père un artisan de la famille Kakita, un spécialiste de la forge bien que ni l'un ni l'autre ne puissent espérer rivaliser avec les maître-forgerons les plus réputés.

Le père de Mariko-san de son côté avait passé de nombreuses années comme diplomate et s'était également fait reconnaître comme un maître du thé réputé. La politesse exquise de Doji Shingon-sama tranchait avec les manières parfois brusques de mon forgeron de père qui semblait avoir plus d'affinités avec les subtilités de l'étiquette à la mode Crabe mais les deux hommes s'entendaient très bien.

Saburo étant destiné à succéder à notre géniteur, une autre voie me fut donnée et il fut décidé dès ma plus tendre enfance que j'irai suivre les enseignements de l'Académie d'Esclime. Bien que les duellistes de notre famille soient admirés, aux yeux de mon père ils étaient surtout les seuls bushi de l'Empire en mesure d'apprécier la beauté et la perfection de l'art des forgerons Kakita. A défaut de devenir forgeron, il semblait donc souhaitable que je sois au moins en mesure d'honorer mes ancêtres en utilisant des armes forgées par nos anciennes traditions.

Mon enfance fut donc celle d'un second fils. Ma mère était morte peu d'années après ma naissance et mon père, trop obsédé par son art qu'il avait les plus grandes difficultés à perfectionner malgré ses efforts, n'avait jamais pensé ne serait-ce qu'à regarder une autre femme. D'ailleurs, ses haïku n'avaient rien de très joli et il oubliait parfois de se laver au sortir de son atelier, laissant partout des traces de doigts noires.

Mon frère était tout aussi absorbé par son art bien qu'un peu plus aimable et il semblait même destiné à surpasser notre père et peut-être à atteindre le rang de maître forgeron. A plusieurs reprises, des altercations violentes avaient eu lieu car notre géniteur vivait très mal cette situation. Père était rongé par une ambition qu'il savait ne jamais pouvoir satisfaire : devenir un des grands faiseurs d'épées de la Grue. Au lieu de se réjouir des talents d'un fils qui visiblement surpassaient les siens, il en voulait aux Fortunes et nourrissait sa jalousie et son ressentiment.

Ma vie bascula peu de temps après mon huitième anniversaire.

C'était un soir d'hiver et j'étais devant le porche de notre maison, regardant les heimin combattre l'incendie qui avait pris dans la forge.

Je voyais mon père en partie défiguré par les brûlures mais oublieux de sa douleur tandis qu'il tentait en vain de ranimer Saburo. Un Saburo dont seule la marque de naissance sur la main me permit de deviner l'identité car le reste et son visage en particulier n'étaient plus que cendres et chair calcinée.

Deux jours plus tard, l'homme qui m'avait mis au monde m'appela devant lui et m'informait que je serai désormais son héritier et qu'il m'incombait d'épouser la promesse de mon frère. L'amertume au cœur, il m'apprit que j'irai tout de même à l'école de duellistes car il n'avait pas l'intention de m'enseigner son art pour que je lui succède. D'ailleurs, il n'avait pas l'intention de continuer à forger des lames.

Durant cette même nuit, il tomba sur la sienne.

Par la suite, j'appris qu'apparemment mon frère et mon père s'étaient violemment disputés dans la forge et que dans un accès de colère, père s'était emparé d'une épée encore rouge de chaleur et en avait frappé mon frère.

Il devint fou de son propre geste et laissa tomber l'arme au sol pour tenter de sauver un fils qui ne pouvait déjà plus l'être et le métal en fusion déclencha l'incendie.

Seul le seppuku pouvait lui permettre de laver l'honneur de notre famille qu'il avait si inconsidérément brisé.

Nous avons quelques parents éloignés sur la côte mais le père de Mariko-san décida de me garder auprès de lui et je grandis en côtoyant celle qui allait devenir ma femme. Shingon-sama considéra qu'il ne m'adopterait pas en bonne et due forme afin que je conserve mon nom et puisse par la suite honorer mes ancêtres à la place de mon père et de mon frère et je lui en suis gré. Je resterai simplement sous sa garde jusqu'à l'âge adulte et servirai son seigneur durant le reste de ma vie.

Je quittai donc les terres sur lesquelles j'étais né pour me rendre auprès du seigneur Doji Fujisama que servait le père de Mariko et que j'étais désormais également destiné à servir.

Malgré les précautions, la tragédie qui m'avait amené là était connue des gens de ce petit château et des familles de samurai au service de Doji Fujisama. Parfois, je surprénais leurs regards. Pitié et dérision semblaient trop souvent habiter leurs yeux et la petite fille que j'aurai à épouser quelques années plus tard elle-même semblait se tenir à une distance prudente de moi. Je me demande combien d'entre eux pensaient en secret que j'hériterai de la violence et de l'ambition paternelles.

Pour tout dire, partir à l'Académie fut une bonne chose. Je me rappelle avoir imaginé et attendu ce moment avec délectation et j'avais le cœur bien léger en souhaitant au revoir à mon futur beau-père et aux siens.

Durant les cinq années que devait durer mon apprentissage, je vécus certains des plus beaux moments de ma vie. L'entraînement était très dur, bien évidemment. La discipline de l'école est célèbre dans l'empire mais même le petit bourg proche de Tsuma ou nous allions parfois était une source de multiples amusements.

J'eus ma part de beuveries et de gueules de bois. Je découvris les plaisirs de ces petites maisons ou des femmes parfaitement entraînées à représenter l'idéal féminin vivent pour procurer à l'homme quelques heures d'oubli et de beauté. J'eus ma part de duels stupides et de vantardises idiotes. D'amitiés mal placées et de coups pendables.

Pourtant, malgré tout, les Fortunes veillaient apparemment sur moi car les gens qui marquèrent le plus cette période furent mes professeurs. Ils m'enseignèrent les vertus et les accomplissements de notre clan et sans le réaliser, je commençai lentement à tirer des leçons de leur savoir, à comprendre que mon père avait agi de manière trop égoïste et surtout incompatible avec la vision du monde que mes professeurs voulaient m'inculquer.

Petit à petit, je finis par délaisser certains de mes compagnons de beuverie. Je continuai à goûter aux plaisirs de l'existence mais lentement, je me pénétrai de l'austère discipline et de la simplicité du duelliste qui est seul avec son sabre face à l'adversaire.

Lors de mes rares séjours à la maison, quand nos maîtres nous autorisaient à rejoindre nos familles, mon beau-père finit graduellement par abattre mes dernières barrières et mes yeux s'ouvrirent enfin. Il m'enseigna les bases de l'art du thé et m'apprit à goûter le silence comme les maîtres d'escrime m'avaient appris à goûter l'instant.

Mariko-san et moi n'étions pas encore des adultes mais elle avait déjà seize ans et moi dix-sept lorsque furent célébrées nos fiançailles officielles. Je me rappelle particulièrement cette journée car il me semblait n'avoir jamais vraiment vu ma future femme avant cette occasion.

Comme elle était belle...

Il était prévu que notre mariage ait lieu juste après nos gempukku respectifs.

Une fois de plus, les Fortunes firent en sorte que les choses se passent autrement.

Nul ne connaît les origines exactes de l'épidémie qui frappa notre petit village et le val que gardait la famille de Fujisama-sama. Pendant deux mois, des patrouilles de samurai eurent pour consigne de tuer tous ceux qui tenteraient de sortir du val ou un mal mystérieux décima d'abord les bêtes, puis les hommes. Même les samurai n'en étaient pas à l'abri car mon beau-père fut parmi les premiers à succomber.

Et moi, je me rongerais les ongles à l'école en espérant des nouvelles qui jamais ne venaient. Finalement, des shugenja Asahina parvinrent à découvrir un remède mais on ne put jamais savoir si l'origine de l'épidémie était liée à la maho, aux Fortunes, à un puit empoisonné par un animal mort ou autre chose.

Dés que la quarantaine fut levée, je demandai et obtins la permission de rentrer chez moi, redoutant à chaque instant de la route de découvrir ma maison en ruines et ma belle-famille réduite en cendres pour éviter que le mal se propage davantage.

Moins de la moitié des gens qui peuplaient le val vivaient encore. De ma belle-famille, il ne restait que Mariko. De tous les malades, elle seule avait survécue et je restai de longues heures hébété lorsqu'un shugenja m'apprit la terrible nouvelle : elle vivrait mais ni sa vue, ni sa fertilité ne reviendraient plus.

Lorsque finalement j'entrai dans la chambre où elle se reposait, elle était aussi belle que pâle. Aussi digne que dépourvue d'espoir.

Nous tentions de disperser la chape d'un silence trop lourd et nos mots tombaient dans le vide.

Derrière ses phrases toutes faites et son attitude honorable, je voyais clairement en elle la honte, l'espoir que je décide par colère ou par dégoût de prendre la lame qui m'attendait sur l'autel familial pour la tuer et apaiser ses tourments.

Cette nuit là, dans nos chambres voisines, je pense qu'aucun de nous deux n'a trouvé le sommeil.

Je suis certain de l'avoir entendu pleurer malgré ses efforts pour rester silencieuse. Je suis également certain qu'elle a entendu chacun des mouvements que je faisais en me tournant et me retournant sur ma couche, cherchant une réponse, cherchant quelle décision prendre.

Lorsque le soleil se leva, je fis de même. Epuisé par le doute, le souci et le manque de sommeil.

Je sortis sur le pas du jardin de pierres et contemplais longuement sa perfection immobile. La mort semblait tout aussi immobile, parfaite. Et j'avais soif d'en finir. Pourtant, une part de moi-même me soufflait que l'épée de mes ancêtres devait me servir à autre chose qu'à fuir cette vie.

Et lorsque je pris respectueusement le daisho, l'illumination me frappa, aussi violemment que si les montagnes s'étaient abattues sur mon crâne.

Le temps de l'attente et du doute devaient passer. Comme mes maîtres me l'avaient appris, l'art de Kakita repose sur une seule vérité : on passe de l'immobilité à l'action en un instant et chaque action est décisive.

J'étais resté immobile suffisamment longtemps. Il fallait maintenant agir de manière décisive. Aller de l'avant et transpercer l'avenir comme un sabre qui frappe.

Je me levais et retournai auprès de Mariko-san. Je me rappelle encore ces instants.

Lorsque ses yeux aveugles se levèrent vers moi et que son corps se tendit dans l'attente du coup qui allait la délivrer.

De mes mots.

De ma décision de l'épouser quand même.

De son soupir lorsqu'elle me répondit qu'elle ferait son devoir et deviendrait ma femme.

Malgré ses infirmités.

Je suis sûr que nos parents, et leurs parents et tous nos ancêtres furent satisfaits en nous regardant à cet instant.

Lorsque nous primes la décision de ne pas succomber à la honte, au désespoir, à la tristesse et à la douleur. De ne pas chercher à retrouver l'honneur dans la mort mais dans la vie. D'agir et de vivre chaque instant comme Dame Doji la fille de Dame Soleil nous l'avait enseigné mille ans plus tôt. Dans la recherche de l'excellence. Comme si chaque instant devait être le dernier.

Sans jamais reculer,

Sans jamais regretter,

Mais en allant de l'avant.

Ensemble.

Chaque vie est unique et doit être polie comme un joyau. Malgré les imperfections qui nous accablent, malgré les volontés capricieuses des Fortunes. Malgré la souffrance, la douleur, la tristesse et la mort. Les samurai sont nés pour accomplir ce qui demeure hors de portée des autres hommes.

Et ce jour là, je découvris en moi-même les mots qui devaient définir mon existence.

Nous vivons parmi les ombres

Et cherchons la lumière